



HAL
open science

De l'intérêt d'un atelier d'écriture en deuxième année de thèse, ou deux versions d'une même expérience

Anne Bossé

► To cite this version:

Anne Bossé. De l'intérêt d'un atelier d'écriture en deuxième année de thèse, ou deux versions d'une même expérience. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2007, Formes et pratiques de l'activité de recherche, 10, pp.214-216. halshs-03150400

HAL Id: halshs-03150400

<https://shs.hal.science/halshs-03150400>

Submitted on 23 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

De l'intérêt d'un atelier d'écriture en deuxième année de thèse, ou deux versions d'une même expérience

Anne Bossé,

Architecte doctorante UMR CITERES

(Univ. Tours) et LAUA

De l'intérêt d'un atelier d'écriture en deuxième
année de thèse
De l'intérêt d'une rencontre avec François Bon
De l'intérêt du voyage en train jusqu'à Tours
De l'intérêt d'un groupe MSH par là constitué
De l'intérêt du jeudi après-midi libéré
De l'intérêt du rappel de la fragilité lycéenne
De l'intérêt qu'elle renvoie à la sienne
De l'intérêt de ne se concentrer que sur cette
feuille devant soi
De l'intérêt d'avoir à la remplir
De l'intérêt de vouloir faire bien et voir que les
autres font mieux
De l'intérêt du décalage des centres de l'intérêt
De l'intérêt d'un rituel rendez-vous
De l'intérêt de redécouvrir les mots
De l'intérêt qu'ils ne disent plus que les choses
De l'intérêt d'une intime confiance qui s'installe
De l'intérêt face à soi d'une fraîcheur douloureuse
De l'intérêt d'avoir à sortir la voix pour qu'elle at-
teigne les autres
De l'intérêt de chanter, raper, crier, lire les mots
De l'intérêt de la timidité

De l'intérêt de la fierté qui lui est opposée
De l'intérêt de clore
De l'intérêt dans le noir de partager
De l'intérêt après ça d'en parler

De l'intérêt d'un atelier d'écriture en deuxième
année de thèse, il ne faut pas douter.
Avec l'avancée dans le travail de thèse et dans
l'univers de la pratique professionnelle de
chercheur, un apprentissage se fait, le chercheur
écrit. Et beaucoup ! Cela pourra paraître naïf mais
je ne pensais pas que l'écriture deviendrait mon
sport quotidien. Écrire pour penser, écrire pour
restituer cette pensée, écrire pour communiquer,
écrire pour mémoriser ce qu'on observe (d'autant
qu'on se met à considérer tout ce qui se produit
sous ses yeux comme un observable !)... Il faut un
temps pour vivre sereinement avec cette nouvelle.
Car c'est-à-dire que l'écriture (et donc l'écrit), on
le sait, est un produit sous haut jugement norma-
tif. Il y a ceux qui n'arrivent pas à écrire et ceux qui
n'écrivent pas bien. Pas une soutenance de

Doctorat ou de Master qui ne comporte un moment de commentaires sur l'écriture de l'impétrant (encore plus mis à l'épreuve à ce sujet s'il a une formation d'architecte). On pourrait soulever de nombreuses questions sur cette importance de l'écrit, notamment dans le sillon de ceux qui le pensent comme un outil de domination, mais il s'agit dans ce texte de s'attacher à l'idée de quotidienneté de l'écriture comme aspect de l'activité de chercheur. Aussi le jeune doctorant peut, par exemple, se demander comment maintenir le goût de l'écriture ou comment résister à l'auto-formatage qu'inconsciemment il pourrait s'imposer en vue de posséder le « style scientifique ».

Ce constat me décide à saisir l'occasion qu'offre l'université de Tours et à participer à l'atelier d'écriture proposé par François Bon dans le cadre de sa résidence artistique au sein de cette université. Donnons rapidement quelques éléments sur le déroulement qu'a eu cet atelier¹ : on se retrouve de janvier à mai 2007, deux à trois jeudis par mois pour des séances de deux heures. Je découvre lors de la première séance le groupe des étudiants « côté MSH » (Master 2 ou doctorants, en sociologie ou aménagement) et les lycéens avec lesquels nous allons partager cette expérience (Bac Pro Vente du lycée professionnel Victor Laloux de Tours). Je découvre également François Bon, cheveux frisés, lunettes, tête débonnaire, qui tri-pote le livre qu'il a amené tout en racontant la vie de son auteur, pourquoi et comment il écrit. Ce jour-là, c'est Henri Michaux qui nous guide : nous devons écrire sur le champ une feuille avec des phrases commençant toutes par quelqu'un et se référant à une personne que l'on connaît vraiment. La fin de l'atelier est consacrée à la

lecture par chacun de son texte. C'est un exercice toujours difficile de prendre la parole en groupe d'autant qu'il s'agit là de lire sa propre production. Pour la plupart d'entre nous, François Bon devra dire de parler plus fort, chacun retenant ses mots dans sa bouche [il emploiera par la suite différentes techniques pour obliger les lecteurs à porter leur voix, comme par exemple d'aller parler debout face à un des coins de la pièce]. L'atelier se réédite sous cette forme plusieurs fois et également quelques fois sans les lycéens, le temps de leur stage en entreprise. Nous nous retrouvons finalement pour deux séances communes, dont une où les lycéens devaient travailler à partir de leur mémoire orale et écrire la masse de paroles qui leur avaient été adressée en une journée sur leur lieu de stage (Décathlon, Super U, Kiabi...). Cet exercice a été pour eux un véritable défoulement et la puissance comique des textes produits a révélé, plus que d'autres fois, la force de la langue!

La soirée de clôture du 15 mai, intitulée « la littérature est-elle dangereuse? », qui a eu lieu à l'université François Rabelais, met un terme à cette aventure.

La conception de cet atelier qui fait se rencontrer deux « univers » souvent disjoints provoque plusieurs choses. L'équivalence des textes étudiants et lycéens est vraiment étonnante. Seules quelques phrases qui renvoient à des quotidiens différents dus à l'âge principalement. En atelier, François Bon met facilement en avant cette équivalence afin de valoriser les lycéens censés n'avoir pas « réussi » une trajectoire « normale » et afin de nous renvoyer à nous, étudiants, le caractère très sérieux de notre manière d'écrire. Cette prise de conscience

amenée au cours du partage qu'est le moment de la lecture des textes, fut essentielle. Pour ma part, cet atelier fut libérateur. Le rapport à l'écriture qu'il instaure est dégagé des enjeux habituels. Écrire sur une scène d'enfance, un moment d'intimité avec soi-même, ou encore des listes, sans trop se soucier d'un sens qui soit immédiatement perceptible par un lecteur, redonne une certaine insouciance par rapport à la production finale. La contrainte de temps également (une trentaine de minutes). A la fin de l'atelier, on se sent vidé, sans trop savoir ce qui a pu provoquer ça.

La mécanique de l'écriture reste en partie mystérieuse à mon sens. L'apprenti chercheur veut faire des phrases où chaque mot soit juste. Je peux par exemple tourner une phrase de trois à quatre manières différentes jusqu'à trouver celle qui signifie exactement ce que j'ai dans la tête. Opération intellectuelle jubilatoire quand le mot sonne juste comme agaçante quand elle est si longue à formuler. Cette mécanique mystérieuse tendrait à faire oublier que la forme peut ne pas être qu'au service du sens, mais qu'elle-même peut faire sens. C'est ce que cet atelier, au fil des séances, permet de rappeler. L'objectif d'une écriture dite scientifique (culture dont l'acquisition est essentielle pour aspirer au champ scientifique) tendrait à limiter les usages « possibles » des mots.

Une accumulation de verbes pour rendre compte d'une sortie sur un terrain d'études (comme je l'ai testé à la suite de cet atelier) vaut, d'une part,

comme exercice pour le chercheur et, d'autre part, parce qu'elle apporte un sens différent de celui d'une description ethnographique volontairement plus objectivante. Il ne s'agit pas de placer une écriture empruntant des formes littéraires au dessus de l'écriture scientifique, mais on remarque par contre très souvent une propension à déclasser les ouvrages « trop » littéraires, comme si la forme romancée ne faisait pas analyse. Je pense que le titre de la soirée de clôture renvoie à ces questions passionnantes sur lesquelles j'aurais aimé que François Bon s'exprime avec nous, membres du LAUA, à l'occasion de ce texte. Il semble que le calendrier estival en soit l'excuse mais je me permettrais d'y ajouter une autre raison potentielle : la littérature n'aime pas non plus trop avoir à faire avec la recherche qui intellectualise tout. Est-ce pour cette raison qu'il botta en touche notre proposition à cette écriture commune ? Pour la forme traditionnelle qu'elle prenait ?

Toujours est-il que son invitation à être plus « sauvage » dans notre écriture, je la fais mienne. Pas dans le sens de désapprendre ce qu'on veut nous apprendre, mais parce qu'elle active pour moi deux aspects de la pratique de chercheur : travailler à mêler plusieurs façons de dire et d'écrire, et ne pas oublier le plaisir quotidien du maniement des mots.

Et je profite de ce texte pour remercier sincèrement François Bon de ces « dangereuses » escapades !

(1) Pour toutes autres informations supplémentaires, qui seront sûrement nécessaires car ce texte (qui ne devait d'ailleurs pas être cette petite introspection solitaire, j'en dirai deux mots plus loin) n'est pas destiné à rendre compte du travail de François Bon, se reporter à son site <http://www.tierslivre.net>

(2) On trouvera une partie des textes de cette séance au lien suivant <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article788>

